

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 4 juillet 1885

SOMMAIRE

TEXTE : Primes mensuelles.—Entre-nous, par Léon Iedieu. — Pourquoi ? par Ed. Ch. — Qu'est-ce que la vie ? par Bertram. — Notes et impressions. — La Porteuse de Pain (*suite*). — Un conseil par semaine. — Les sans-gêne, par Adrien. — Récréations de la famille : Enigme, anagramme-devinette, problème d'échecs. — Choses et autres. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : New-York : Réception de la statue de la Liberté ; Vue intérieure de la statue ; Portrait de M. Auguste Bartholdi. — Juillet. — Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES

QUATORZIÈME TIRAGE

Le quatorzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois de juin), aura lieu lundi, le 6 juillet, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le public est invité à y assister.

ENTRE-NOUS

AFIN, on commence à respirer !
On m'avait souvent dit que rien n'était plus fatiguant que de s'amuser, et je viens de me convaincre de la profondeur et de l'exactitude de cette réflexion, pendant les fêtes de la Saint-Jean-Baptiste ; mais je dois dire de suite que c'est une de ces fatigues qu'on ne regrette pas et qu'on désire éprouver tous les ans.

Les fêtes de Saint-Jean ont été très réussies, mais—comme il y a toujours un mais—j'ai le triste honneur de ne m'être pas trompé, en disant qu'il y avait division, et je constate avec peine que ma dernière espérance d'une réconciliation entre les différents partis de l'Association Saint-Jean-Baptiste s'est presque évanouie.

Montréal n'a pas brillé à Saint-Jean. La plus grande ville du pays était maigrement représentée, et on a vu avec peine l'abstention des membres les plus marquants de la société.

Pourquoi l'absence de MM. L.-O. David, Lorange, Lareau, Benoit, et tant d'autres ?

.

Parmi les discours prononcés à St-Jean, j'en ai remarqué trois, ceux de M. Gagnon, curé de Champlain (États-Unis), de l'hon. M. Mercier et de l'hon. M. Marchand.

M. le curé Gagnon surtout a été pratique, patriote et sérieux.

Il a demandé aux amis rassemblés pour fêter le jour national, de se souvenir un peu des Canadiens-Français disséminés dans les États-Unis, et de faire en sorte d'envoyer là-bas de bons instituteurs, afin de conserver la langue du pays. Les prêtres manquent aussi, et il est vraiment triste de voir que pour une population de quatre-vingt mille Canadiens, que l'on compte rien que dans l'État de New-York, il n'y a que soixante-et-onze prêtres.

Il y a là toute une réforme à opérer.
L'hon. M. Mercier a fait un excellent discours, plein de feu et de patriotisme.

L'hon. M. Marchand, le président de la société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Jean, a été très applaudi.

.

J'ai admiré les nobles sentiments exprimés par M. l'abbé Labelle, vicaire, à Saint-Henri, dans le magnifique sermon qu'il a prononcé à St-Eustache, car l'appel à l'union qu'il a fait dans sa péroraison est vrai et bien senti.

Je ne puis résister au désir de vous faire relire encore une fois les lignes suivantes, qui nous parlent d'une manière si éloquente de Patrie, d'Honneur et d'Union.

Aimons la Patrie, ce cher Canada, dont le nom seul fait frémir tendrement la fibre la plus sensible de nos âmes.

Aimons ce sol qu'ont arrosé les sueurs de nos pères et qui a bu le sang des héros et des martyrs.

Aimons enfin, aimons toujours l'Honneur ce sentiment qui porte l'homme à faire des actions nobles et élevées, ce désir le plus précieux de l'homme ce trésor dont les peuples comme les individus doivent être également jaloux, et que toujours notre honneur national soit aussi pur que lorsque la main du premier pionnier canadien l'inscrivit si fièrement sur notre drapeau.

O Canada ! ô ma patrie ! après un passé comme le tien, un peuple peut marcher avec assurance vers l'avenir. Tes fils sont fiers de toi, ils se glorifient de leurs ancêtres et on dira comme eux : Aime Dieu, et va ton chemin. Ne perds jamais de vue cette humble croix de bois élevée par Jacques Cartier sur tes bords du grand fleuve il y a trois siècles, c'est ce fort lumineux qui t'a guidé sûrement à travers les temps ; qu'elle te guide encore mieux et te conduise à travers les orages de l'avenir à l'accomplissement de tes hautes destinées.

C'est par la force de l'union qu'ils ont soutenu des luttes héroïques qui ont jeté sur notre origine une auréole de gloire si brillante et si pure ; c'est par l'union qu'ils ont traversé, sans sombrer, des tempêtes qui ont accompagné toutes les tentatives d'un gouvernement jaloux, pour le détacher de leur clergé si dévoué aux véritables intérêts du peuple. C'est par l'union qu'ils ont résisté aux efforts d'une oligarchie despotique qui les a tyrannisés pendant tant d'années.

On sent qu'il y a un cœur de patriote sous la soutane de cet excellent prêtre.

.

Oui, il faut de l'union, il faut serrer les rangs et travailler tous, sans murmures et sans divisions, à l'œuvre commune.

Voyez déjà à quoi nous ont conduit les malheureuses dissensions qui existent. On ne parle plus de monument national, on ne dit plus un mot de l'établissement de ce centre qui affirmerait d'une manière sérieuse notre force et notre puissance. Les souscriptions sont arrêtées. On dort quand on devrait travailler. Au lieu d'avancer, on recule.

.

Une remarque à propos des chars allégoriques qui ont figuré dans toutes les processions.

Quand donc renoncera-t-on à la déplorable coutume de mettre sur ces chars le nom du commerçant ou de l'industriel qui l'a orné.

Cela n'a rien de national. C'est tout simplement une réclame dont la place n'est pas dans une démonstration nationale.

Il faudrait s'habituer un peu à laisser de côté, pour un jour, les affaires commerciales, pour ne s'occuper que de l'idée qui nous réunit le 24 juin.

Que les industries du pays soient représentées, parfait ; mais de grâce, qu'on nous épargne la vue de ces affiches ou de ces bandes de toile portant les noms du fabricant, de la rue où il a son établissement et le numéro.

A Montréal, ces réclames sont complètement interdites depuis deux ans, et l'exemple donné par la métropole devrait bien être suivi partout.

C'est une question de dignité.

.

J'ai éprouvé la semaine dernière une des impressions les plus vives de ma vie.

Je passais rue Notre-Dame, à Montréal, quand arrivé en face de l'hôtel-de-ville, j'aperçus deux soldats montant l'escalier du perron.

Pantalon rouge ! tunique ! képi !!

Mais, parbleu, c'est l'uniforme français !...

Je m'approche de plus près, je ne veux pas en croire mes yeux, croyant à un rêve...

Le premier de ces deux soldats est un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, moustache et barbiche gris blanc ; il porte l'uniforme de l'infanterie, les épaulettes d'or à graines d'épinards, le sabre d'ordonnance, mais ! c'est un colonel français.

Un jeune officier l'accompagne, beau garçon de vingt ans, il porte le même uniforme, sauf les attributs du grade, il a les aiguillettes d'or, les fausses épaulettes, un galon de sous-lieutenant au képi, la bande noire au pantalon rouge, c'est un officier d'état major, c'est encore un français !

.

Voir l'uniforme des soldats de Magenta, Solferino, Bapaume, Coulmiers, Patay, Hanoi, Fouchéou, en plein Montréal, c'était à n'y pas croire. Me souvenant que j'étais journaliste et que je

pouvais me permettre toutes les indiscretions, je suis les deux officiers et les rejoins dans la chambre du maire, qui n'était pas encore arrivé, et vais droit au plus âgé.

—Pardon, mon colonel, j'ai reconnu l'uniforme de France, permettez-moi de vous serrer la main.

Le colonel me tendit sa bonne main large et énergique et me dit avec un sourire un peu triste :

—C'est le mot *Patrie* qui nous réunit, monsieur, c'est la vue de l'uniforme qui vous a remué le cœur, vous avez obéi à un noble sentiment et je vous remercie ; si je porte le bel uniforme de notre beau pays, je n'appartiens cependant à aucun régime de France. Regardez les boutons.

Je fixai les boutons de la tunique et je vis ces deux lettres entrelacées : G. R.

Le colonel lut le point d'interrogation écrit dans mon regard.

—Je suis commandant du régiment des Grenadiers Rochambeau, de New York, corps que j'ai formé il y a quelques années, et j'ai obtenu du gouvernement américain la permission de prendre l'uniforme français, afin d'être le souvenir toujours vivant de la France en Amérique.

“ Il y a quelques jours, à l'arrivée à New York de la statue de Bartholdi, les Grenadiers Rochambeau ont formé la garde d'honneur, nous avons reçu l'amiral Lacombe et les officiers de l'*Isère* et lors de l'installation du président de la République américaine, à Washington, nous avons eu seuls l'honneur et le privilège d'assister à cette fête avec le drapeau français, le drapeau tricolore déployé. Vous voyez que mon régiment n'est pas inutile sur la terre américaine et que son uniforme et son drapeau sont respectés.”

Je m'inclina ; et pressai de nouveau cette main loyale de bon français.

.

Le colonel Chalvin, commandant des grenadiers Rochambeau, est venu en Amérique il y a vingt-cinq ans environ, s'y est marié et est aujourd'hui à la tête d'une grande maison de commerce de New-York.

L'éloignement, le soin des affaires et son établissement définitif en pays étranger, n'ont jamais pu lui faire oublier la France, et c'est en souvenir de notre mère-patrie qu'il a créé le régiment des Grenadiers Rochambeau.

L'officier d'ordonnance qui l'accompagnait est le lieutenant Chalvin, son fils, qui, bien que né Américain, est bien le meilleur cœur français que je connaisse.

Car je dois vous dire que l'on compte plus de cinquante de nos amis dans ce régiment et que le porte-drapeau est même un Canadien, un magnifique lieutenant dont je regrette de ne pouvoir vous dire le nom.

Vivent les grenadiers Rochambeau !

Ces deux compatriotes ont eu à Montréal une réception des plus chaleureuses, et ils ne pouvaient taire l'admiration qu'ils ressentaient en voyant combien on est resté français à Montréal.

—Mais nous sommes en France ici, disaient-ils, en pleine France, et je reconnais une fois de plus combien j'ai eu raison d'admettre les Canadiens dans les Grenadiers.

.

La statue de Bartholdi, la “ Liberté éclairant le monde,” est enfin arrivée dans la baie de New-York. L'illustre sculpteur travaillait à son œuvre colossal depuis bientôt dix ans. Nos bons voisins lui ont fait une splendide réception. On sait que la France en a fait cadeau aux États-Unis le 4 juillet de l'an dernier. Nous donnons aujourd'hui, dans nos colonnes, la gravure de la statue telle que placée sur son piédestal, ainsi que le portrait de Bartholdi qui s'est déjà immortalisé par son lion de Belfort. Il est certain que ce monument est le plus grand qui ait encore été fait, sans en excepter le colosse de Rhodes et la colonne Vendôme. Il est en cuivre. La “ Liberté ” tient dans ses mains une torche éclairée par la lumière électrique. Nos voisins s'étaient réservé une part dans cette œuvre immense, ils devaient construire le piédestal. C'était beau, c'était généreux, c'était digne du grand peuple. Seulement, le piédestal n'a pas été fait. Que voulez-vous, on est *business men*, ou on ne l'est pas !!!